

II

LA DÉFENSE ÉPIQUE DE LIÈGE

« De ceux qui périrent aux Ther-
« mopyles, illustre est le sort et
« glorieux le destin. Pour eux point
« de tombeaux mais des autels,
« point de larmes mais des hymnes :
« point de lamentations mais des
« éloges : ni la rouille, ni le temps
« ne détruiront le monument de
« notre piété. »

SIMONIDE.

IX

LIEGE NOUS SAUVA

« Un acte d'héroïsme comme celui de Liège est destiné à retentir jusqu'au terme des âges pour répéter au genre humain le catéchisme de sa dignité. »

CHARLES MAURRAS.

« Tenez seulement huit jours ! » avait dit, le 3 août, l'attaché militaire d'une grande puissance alliée. — « Soyez tranquille, mon camarade », lui avait répondu le secrétaire du cabinet du ministre de la Guerre¹, — « nous les étrillerons ».

Il ne croyait pas alors si bien dire.

L'attaque aventureuse et brutale, conduite par le général von Emmich, sans tenir compte de la valeur de la garnison de Liège et de l'énergie de son chef, exposa les armées impériales à se voir bloquées devant la Meuse. Ce ne sont point les talents de von Emmich qui empêchèrent qu'il en fût fait ainsi. Celui-ci fut donc heureux, bien plus que vainqueur. Certain discours de l'ennemi confirme cette thèse. Ce discours, c'est celui que prononça, le 7 août 1915, devant la garnison alle-

1. Le capitaine-commandant d'état-major Chabeau.

mande de Liège, le général von Schulemburg, gouverneur militaire allemand, à l'occasion de l'anniversaire de la prise de la ville. Après avoir salué les troupes réunies place Saint-Lambert, le général von Schulemburg s'exprima ainsi : « Aujourd'hui, le mot d'ordre est *Liège*, car il y a aujourd'hui un an que Liège a été prise. Tandis que la mobilisation battait son plein en Allemagne et que la marche en avant n'avait pas encore commencé, le général von Emmich, à la tête de quatre bataillons et de trois batteries seulement, entra ici et occupa les ponts de la Meuse et la Citadelle ». Ce langage renforce l'opinion qu'il eût suffi d'une contre-attaque vivement menée pour balayer ce qui subsistait de l'armée d'avant-garde allemande. Cette contre-attaque ne pouvait se heurter à une résistance prolongée, puisqu'en ce temps-là, la concentration de l'armée du général von Klück, sinon sa mobilisation, n'était pas achevée.

Dans le fait et même réduite à ses seules proportions, la défense de Liège fut un événement capital, d'autant qu'à la bataille des 4, 5 et 6 août allait s'ajouter l'opiniâtre défense des forts. Cette défense priva l'ennemi du meilleur fruit de sa sanglante victoire. La possession d'une place de guerre ne vaut que pour autant qu'on soit maître des chaussées et des voies ferrées qui s'y croisent. Or, le canon des forts commandait les unes et les autres et notamment le canon de Loncin interdisait l'usage de la chaussée et de la voie ferrée de Bruxelles. On en a tout d'abord convenu en Allemagne : « Ce fut, — a écrit un officier prussien,

— un désordre fou : l'artillerie bloqua l'artillerie ; le ravitaillement bloqua le ravitaillement ; ainsi les fourgons de munitions ne pouvaient-ils plus avancer ; les routes étaient encombrées de toutes sortes de troupes et de matériel. Vous voyez cela d'ici : l'armée entière devait passer par le goulot d'une bouteille à lait. Tout aurait marché lentement mais régulièrement sans la résistance des Belges qui nous firent la farce de changer le lait en beurre, ce qui bloqua le goulot »¹.

Mais, depuis, les thuriféraires de l'État-major allemand se sont appliqués laborieusement à démontrer que les événements de Liège répondirent à l'attente du haut commandement². A les en croire, la résistance de Liège ne retarda pas d'un jour la marche de von Klück puisque le rassemblement de son armée ne s'acheva que lorsque les derniers forts succombèrent et que le déploiement général put s'opérer conformément au programme tracé. Cette opinion tendancieuse ne résiste point à la critique³.

Elle suppose, en effet, que l'aile droite allemande (l'aile marchante, manœuvrière et débordante) devait exiger quinze jours pour sa concentration, ne se mettre en marche que le 16^e jour de la mobilisation et ne livrer bataille sur la Sambre, à Mons, et au delà que le 21^e ou le 22^e jour. Com-

1. *Journal d'un officier prussien*, publié par l'écrivain anglais H. de Vere Stacpoole, d'après un carnet ramassé sur le champ de bataille de la Marne, pp. 24 et 25 (éditeurs Bloud et Gay, Paris).

2. Cf. Lüttich-Namur, *op. cit. passim*.

3. Cf. *Revue militaire Suisse* (n^o août 1918). Le colonel Feyler, l'éminent critique militaire, y publie une étude fort intéressante sur ce sujet.

ment l'admettre ? Les armées allemandes de Lorraine étaient prêtes au combat dès les 12-13 août ; or, le rôle de ces armées ne devait être que défensif jusqu'au moment où toute l'aile droite serait à leur alignement. Si, en Lorraine, la concentration était terminée le 13 août, devant la Meuse elle devait l'être plus tôt encore puisque l'armée von Klück avait à couvrir, de la Meuse jusqu'à la frontière française de 160 à 180 kilomètres. De plus, la version allemande rend inexplicable le coup de force de von Emmich car si, vraiment, von Klück ne devait être prêt à marcher que le 17 août, pourquoi aurait-on, dès le 4 août (3^e jour de la mobilisation) démasqué son dessein au risque de tout compromettre ?

Si Liège fut attaquée de vive force le 4 août, c'est parce qu'on espérait s'y ouvrir un passage le 5 et au plus tard le 7 ou le 8 août. Les premiers corps de von Klück franchissaient alors la Meuse le 8 ou le 9 ; de son côté, von Bülow (2^e armée) pouvait apparaître sur la basse Sambre le 10 août ; on se saisissait de Bruxelles le 11 ou le 12 août, au lieu du 20 ; la région de Lille était atteinte le 15 ou le 16 au plus tard. A ce moment, l'armée britannique était encore loin, le général Lanrezac (5^e armée française) ne faisait qu'apparaître dans l'Entre Sambre et Meuse. Surprise complète. Succès écrasant. Manœuvre géniale¹. Mais il y eut la résistance de Liège.

1. Ce n'est point dire qu'il ne faille reconnaître les mérites du plan allemand. Il a été écrit que l'invasion de la Belgique avait été par-dessus tout, une faute morale, certainement une faute

Lorsqu'au retour de sa longue captivité, le général Leman fut, dans les salons de la Légation de Belgique à Paris, présenté au maréchal Joffre, les deux hommes de guerre se regardèrent, un long moment, les yeux dans les yeux : « Monsieur le Maréchal, dit le général Leman, je suis heureux de voir celui qui, sur la Marne, a sauvé le monde et la civilisation. » Le maréchal lui prit les mains : « Vous aviez, mon général, montré la voie. Vous avez rendu possible notre victoire. Sans Liège, où aurions-nous été ? »

politique et probablement une faute stratégique. D'accord sur le *primo* et le *secundo*, on le sera moins sur le *tertio*. Ce n'est point parce qu'une entreprise ne donne point tous ses fruits qu'elle constitue une faute. Le magnifique dessein stratégique de Napoléon, en juin 1815, en Belgique, devient-il une faute parce que Ney et d'Erlon le firent échouer ?
